

New York, ou la révolution erotique

Simone Auger

Volume 9, numéro 6 (54), novembre–décembre 1967

De l'érotisme

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60578ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Auger, S. (1967). New York, ou la révolution erotique. *Liberté*, 9(6), 101–107.

new york, *ou la révolution érotique*

A Greenwich Village, dans les discothèques huppées, dans certains bureaux de Madison Avenue, les jeunes filles arborent désormais le "no-bra look": non pas celui du couturier Rudi Gernreich qui suppose un soutien-gorge transparent couleur chair sous les jerseys moulants et les tricots à larges mailles, mais celui de son collègue Colin Rose, qui annonce qu'aucune de ses créations ne doit être portée avec un soutien-gorge. Au nu simulé, a succédé le nu réel.

Dans le domaine de la réclame, on notait récemment cette annonce d'un magasin de robes: "Had any frock lately?" Instinctivement, les lecteurs américains enlèvent le "r" du mot "frock" et savourent l'hénaurme allusion aux relations sexuelles.

Se tourne-t-on du côté des arts? Une galerie respectable présente sans vergogne des "sex paintings", consistant en de provocants dessins de l'anatomie sexuelle féminine et masculine. Les salles de cinéma offrent à leur clientèle une Faye Dunaway nue sous sa robe dans *Bonnie and Clyde*, un Peter Fonda nu dans *The Trip*, deux aspirantes-mannequins nues dans *Blow-Up*, — la Motion Pictures Association of America ayant opté, sous la direction de Jack Valenti, en faveur d'une politique de tolérance. Même liberté en littérature: les mémoires érotiques à la mode — *Fanny Hill*, *My Secret Life*, *My Life and Loves*, — se trouvent sur les rayons de la pharmacie du coin. Plus besoin de fréquenter les "librairies" de Times Square pour satisfaire une curiosité jadis honteuse: Times Square est partout. Non seulement ses livres, mais sa pacotille a envahi Manhattan. Certaine papeterie distinguée de Madison Avenue vend ainsi à raison de \$0.50 des boutons déclarant que "Cunnilingus is fun", que "Fellatio is fun", et ainsi de suite.

Une nouvelle liberté est née à New York, qui attriste les uns, qui enchante les autres. Quand, en 1933, le juge Woolsey innocentait Random House pour avoir publié *Ulysse*, il justifiait son verdict en affirmant qu'il existait dans le roman de Joyce des valeurs sociales qui l'emportaient sur les passages érotiques. Quand, en 1963, le juge Body condamnait Ralph Ginsberg à cinq ans de prison et \$42,000 d'amende pour avoir fait circuler par la poste son magazine trimestriel *Eros*, Ginsberg défendait sa publication en soutenant que l'érotisme était en soi une valeur sociale. On peut s'objecter à la théorie de Ginsberg : un coup d'oeil sur Manhattan indique que, en pratique, l'érotisme a pénétré tous les aspects de la vie sociale.

D'abord, la mode. "Se serait-on payé ma tête avec les notions de morale?", s'interroge un quinquagénaire bedonnant dans une caricature du *New Yorker* alors qu'il croise deux jeunes filles en mini-mini. Moins courte et moins répandue à New York qu'à Londres ou même Montréal, la mini-jupe n'en est pas moins portée par un bon nombre de femmes, de moins et de plus de 30 ans, aux jambes de toutes les formes et de toutes les couleurs. Car, dans un New York multi-racial, l'engouement pour les ourlets haut placés ne se limite pas aux blanches américaines à la taille élancée: il s'étend aux noires et surtout aux porto-ricaines, dont les dimensions rappellent davantage Rubens que Buffet et dont l'amour de la couleur va du jaune vif au rouge feu en passant par le flamboyant orangé. Comme ces dernières adoptent rarement la ligne trapèze mais se cantonnent à la ligne moulante telle qu'on l'aime à San Juan (et à Pigalle), leurs charmes produisent l'effet de la dynamite. New York offre au caprice masculin une variété que *Le Balcon* de Genêt ne saurait rêver d'émuler.

Stimulé par la tenue vestimentaire des femmes qu'il voit dans la rue et au bureau ou, s'il a des penchants hérétiques, par celle des homosexuels élégants de la Troisième Avenue, le mâle ne connaît pas de répit en lisant son journal ou en regardant la télévision. "GET SEX INTO IT", tel est le motto qui inspire les publicistes de Madison Avenue dans la rédaction de leurs annonces. Quel que soit le produit en cause, la suggestion érotique est requise. On ne se contente plus, par exemple, d'installer une jolie femme dans la voiture qu'on veut vendre; le langage utilisé doit être à double sens. "Kayser is nice to sleep with" (c'est agréable d'aller au lit avec Kayser), dit la légende des chemises de nuit Kayser, tandis qu'une blonde sensuelle, revêtue d'une Kayser, se prélassa langoureusement sur un lit moelleux. Une cigarette géante fait ainsi sa réclame: "It's not how long you make it — it's *how* you make it long" (ce n'est

pas la longueur qui compte, mais la façon de l'allonger; ou encore : ce n'est pas la longueur qui compte, mais la durée). Dans les magazines pour hommes, les allusions sont encore plus directes. Ainsi, dans le *Playboy* de novembre, le cigare Tiparillo donne lieu au conte suivant : Une jolie femme aux seins presque totalement découverts vient de terminer un concert. Elle tient encore son violon à la main mais a défait sa blouse. Après une dure soirée avec les fans de Beethoven, elle aime se détendre, dit l'annonce. Pourquoi ne pas lui offrir un Tiparillo ? Peut-être qu'elle aimera "ce mince cigare au bout blanc." Et qui sait, elle se mettra peut-être "à jouer". Cette légende satisfait à la fois les yeux du lecteur, son intelligence, et ses connaissances : chacun reconnaît une parodie de la violencelliste classique Charlotte Moorman qui, en février, scandalisait les messieurs de la loi en donnant un récital la poitrine nue.

Ce qui nous amène à l'extrême liberté sexuelle qui prévaut dans les arts. Si Charlotte Moorman a été condamnée pour une démonstration "multi-media" devant quelques choisis de la presse, de la radio et de la télévision, c'est impunément que la compagnie de danse de la californienne Ann Halprin présentait le printemps dernier à Hunter College le spectacle le plus osé qu'ait jamais vu New York : ses huit danseurs, quatre hommes et quatre femmes, se déshabillèrent et se rhabillèrent deux ou trois fois au cours d'un ballet qui, s'il ne portait le nom de ballet, se serait valu celui de strip-tease. On y était aussi nu qu'Adam et Eve avant la chute.

Les critiques parlèrent de "la fluidité sculpturale des mouvements", sans se choquer de l'effeuillage répété des vêtements : la grâce de celui-ci en était sa justification. Aucun danseur n'ayant été arrêté, Miss Moorman commença de se croire une victime. Après tout, lors du désastreux concert qui la mena en Cour, elle n'alla pas aussi loin que la chorégraphe Ann Halprin : si elle adapta, entre autres, des hélices à ses seins en touchant le violoncelle, elle ne put "jouer le corps de Paik", Nam June Paik étant le compositeur coréen dont elle interprète les créations requérant masques, bikini et nudité. (Pour "jouer le corps de Paik", Miss Moorman attache des cordes amplifiées le long de la colonne vertébrale du musicien qui, ainsi transformé en instrument, se couche sur les genoux de Charlotte tandis que, les seins nus, elle applique l'archet. "Cela produit un son merveilleux", confia-t-elle à un interviewer).

Victime d'un charlatan ? Ou plutôt, typique représentante de sa génération ? Musicienne sérieuse (elle détient une maîtrise de l'Université du Texas et elle a fréquenté la Juilliard

School of Music de New York), elle déclina les offres lucratives des boîtes de nuit californiennes, qui abondèrent à la suite de son procès : ses exhibitions ne tenaient pas de l'exhibitionnisme, mais des compositions de Paik exigeant l'emploi de multiples media.

C'est au nom du même credo artistique que, à l'exposition d' "Art érotique" à la chic galerie Sydney Janis l'an dernier, le peintre Larry Rivers soumettait à l'attention du public une sculpture mécanisée ayant pour thème la copulation anale d'un noir et d'un blanc : une ampoule électrique placée dans l'organe sexuel du noir illuminait ses mouvements d'aller-retour dans le corps du blanc. Bien sûr, il est aisé de voir ici une signification sociale : le noir rend à l'ex-esclavagiste blanc son dû. C'est toutefois le réalisme de l'oeuvre et l'utilisation de divers media qui intéressèrent les visiteurs.

De même, les affiches de Tomi Ungerer qui, avec François Dallégret et Gordon Sheppard, formait récemment l'association "The Wild Oats", afin de combiner leurs talents et leurs hardiesses, constituent d'érotiques et violents commentaires sur les conflits raciaux et les événements politiques. En vente dans une librairie de la Sixième Avenue près de la 43e rue, ces fantasques dessins feraient presque rougir Beardsley. La décence en tout cas en interdit la description. (Pour qui ne serait pas artistiquement doué mais préférerait tout de même l'action à la contemplation, le Studio C propose un succédané à la Goldfinger : à raison de \$12.00 de la demi-heure, on peut peindre, i.e. enduire de peinture, le corps dévêtu de modèles vivants. Un journaliste, qui tenta l'expérience, la décréta fort stimulante; il regretta seulement de n'avoir pas réussi, en dépit de savantes caresses au pinceau, à exciter le mannequin féminin).

Au cinéma, la licence va plus loin encore. Point de tabous contre le lesbianisme, l'homosexualité, le sadisme, le masochisme, le voyeurisme. Certes, la caméra s'abstient toujours de filmer certaines scènes. Mais, qu'il s'agisse des réalisations de "l'underground cinema" ou de la série des *Oïga* à Times Square, les séquences montrées sont si incroyablement explicites qu'encore un peu et, entre ces films et les films pornographiques de consommation privée, il n'existera plus qu'une différence de pellicule : le 35 mm restera ici préféré à 8 mm.

L'honnêteté nous force toutefois à reconnaître une différence de qualité entre les exploits sado-masochistes de Madame Olga et, disons, l'étude des perversions sexuelles du peintre-metteur en scène Andy Warhol. Tels ses collègues de "l'underground cinema" (ce jeune cinéma new yorkais qui, dans des oeuvres peu coûteuses, projette une voix neuve), Warhol met

au service de ses élucubrations sexo-visuelles une certaine originalité technique. Ainsi, dans *The Chelsea Girls*, la division de l'écran en deux parties permettait de voir simultanément ce qui se passait dans deux pièces différentes alors que l'on n'entendait le son que de l'une des scènes montrées.

Le *New York Times* établit lui-même une distinction entre les productions de Times Square et le cinéma-vérité d'un Warhol. Bien sûr, le critique dépêché à la dernière extravagance de celui-ci, *Bike Boy*, la prisait peu: il décréta que ce film au langage et aux gestes obscènes (et improvisés) appartenait davantage au fleuve Hudson qu'au cinéma Hudson, duquel il tient l'affiche. Le seul fait que le *Times* rende compte des réalisations de Warhol n'en confère pas moins la respectabilité aux sujets qu'il traite.

Enfin, dans le domaine de l'édition, la libéralisation des lois au cours des dix dernières années a grandement favorisé les publications érotiques. Tout, désormais, peut être publié à New York (les malheurs de Ginsberg vinrent de ce qu'il ait utilisé la poste pour diffuser "Eros"; le magazine n'aurait autrement jamais été retiré de la circulation). Les mots jadis interdits pullulent à tel point qu'ils ont perdu leur puissance de choc. *L'histoire d'O*, *The Image*, *My Life and Loves*, rapportent à Grove Press des sommes qu'on dit alléchantes. L'atmosphère est si propice à ce commerce que c'est à New York que Maurice Girodias, directeur-fondateur d'Olympia Press à Paris, et en quelque sorte forcé de quitter la France après l'avènement de de Gaulle et la censure d'un de ses meilleurs livres, *Lolita*, — à New York, dis-je, que Girodias décida d'ouvrir une maison d'édition consacrée à la littérature érotique. Quant aux "libraires" de Times Square, ils s'enrichissent sans fracas, se contentant de classer la pornographie d'usage sous les étiquettes acceptées: les livres sado-masochistes, par exemple, relèvent de la catégorie "Leather and Discipline" (cuir et discipline) ou "Bondage Books" (livres sur la servitude). On trouve là une mine de références et, disent les experts, des adresses de "bondage clubs."

Révolution érotique? relâchement des mœurs? Régulièrement, quotidiens, hebdomadaires et mensuels se penchent sur la situation. Chacun, se délectant des effets, essaie d'en discerner les causes. On accuse la guerre du Vietnam, la vulgarisation des concepts psychanalytiques, la violence des conflits raciaux, le puritanisme passé, la vogue de la pilule et des drogues psychédéliques.

Et sans doute ces causes sont-elles plausibles. Du moins pour les collégiens et les jeunes filles du Village venus non pas

surtout des couches supérieures ou inférieures de la société, mais bien plutôt, nouveau phénomène, des classes moyennes. Désenchantés de la politique extérieure et intérieure du pays et des valeurs sociales ambiantes, ils se tournent vers l'amour et le LSD. Timothy Leary n'a-t-il pas déclaré que celui-ci centuplait le plaisir sexuel? Prenant au mot l'ex-professeur de philosophie de Harvard, *Playboy* chargeait récemment un reporter d'étudier plusieurs couples en action: ses conclusions corroborèrent l'assertion de Leary. L'amour-rendu-facile constitue dès lors l'idéal rêvé. De là à la promiscuité, il n'y a souvent qu'un pas. (Les annonces classées de l'hebdomadaire *The East Village Other* en disent long à ce propos. Jamais, sauf dans les graffiti des lavabos publics, n'a-t-on détaillé ses techniques amoureuses avec autant de crudité. Et l'on donne son numéro de téléphone, assuré que l'on est de trouver des âmes-seurs).

S'intéresse-t-on aux adultes, la même arrogante sexualité s'observe. Des magazines tels que *Playboy* pour les hommes, *Cosmopolitan* pour les femmes, indiquent librement à leurs lecteurs les meilleurs endroits de rencontre. Il n'est plus tabou pour une femme d'aller seule dans un bar: égale en tous points aux hommes, elle a comme eux le droit de choisir qui il lui plaît, quand il lui plaît. De même que *Playboy* a fait de la femme un objet pour l'homme, *Cosmopolitan*, sous la direction de Helen Gurley Brown, auteur de *The Sex and the Single Girl*, a fait de l'homme un objet pour la femme. Nous sommes loin ici du *I-Thou* de Martin Buber...

Si l'on ne peut être président de sa corporation, nous dit un hédoniste, ou si, ayant atteint cet objectif, on s'aperçoit que le pouvoir qu'il offre est limité, qu'il ne permet d'utiliser qu'une faible dose de son initiative et de son talent, et si, d'autre part, on n'a pas de penchants artistiques, alors l'érotisme semble le moyen par excellence d'exercer ses capacités créatrices.

On pourrait chercher d'autres raisons. Mais c'est là un exercice futile. Dans un monde existentiel, il y a, pour chaque situation, plus de causes qu'on ne saurait imaginer. Aussi bien, quelles que soient les raisons d'être de l'érotisme new yorkais, un fait demeure: la forme qu'il prend est typiquement new yorkaise. Il est brutal, agressif, choquant, — frustré.

Car la perpétuelle stimulation des sens ne conduit pas forcément à l'assouvissement: le mâle new yorkais ne peut toujours pas aborder, encore moins séduire, la belle en jupe si mini qu'il est plus facile d'admirer la couleur de sa culotte que celle de sa jupe; les divorcées et célibataires qui fréquentent les bars de rencontre ne rentrent pas toujours à la maison avec

le résultat désiré; les expos, livres, films, illustrations érotiques, s'ils donnent à la ville un agréable caractère de liberté sexuelle, ne rendent pas la satisfaction plus aisée.

D'où une exacerbation constante qui mène à une affirmation toujours plus explosive de la sexualité. Point n'est question ici d'un érotisme subtil, insinuant, raffiné. Expression des gens, eux-mêmes façonnés par leur "environnement", il ne peut être, tels les New Yorkais irrités, grossiers, hargneux, qu'à l'image de Manhattan. Pour s'imposer dans cette ville gangreneuse où les problèmes ne se révoltent que pour céder la place à de plus sévères, cette jungle d'asphalte où la méditation n'a pas de place, ce cimetière phallique où prime la course au dollar, l'érotisme doit faire concurrence à l'Empire State Building, Rockefeller Center, le majestueux fleuve Hudson, l'immense East River, les hélicoptères vrombissants, les taxis zigzaguant, les aveuglantes lumières néon, les gigantesques affiches... Il doit être excessif. Obsessionnel. Foudroyant. Démesuré.

SIMONE AUGER